

Les réseaux sociaux

Emily Bell affirme que cet *Edge Rank* est d'une certaine manière la ligne éditoriale de Facebook. Pourquoi ?

Gilad Lotan (chercheur en données, Betaworks) dit que la polarisation est fréquente sur les réseaux sociaux. Quelle en est la conséquence ?

Quel en est le but ?

Emily Bell parle du Quatrième pouvoir. Qui se cache derrière cette expression ? Pourquoi cette appellation ?

Le problème aujourd'hui est que l'indépendance dont jouissaient les médias est en train de disparaître, quelle en est la cause ?

Car il filtre ce que nous percevons du monde. Nous ne verrons qu'une partie des informations.

Une information sera diffusée selon des angles de vue différents.

Facebook veut que nous restions sur leur site et que nous continuions à cliquer, dès lors, il va optimiser le contenu des informations que nous consultons.

Les médias, car ils étaient indépendants du gouvernement, de l'église, du commerce. Il était indispensable que nous ayons une presse libre qui ne pouvait être censurée ou influencée par aucun de ces pouvoirs.

L'algorithme d'un réseau social.



Croire
et savoir

CROIRE ET SAVOIR

Croire : adhérer. Savoir : rechercher. Ne devrait-on pas interroger cette apparente division ? L'alternative croire/savoir est une question qui, bien qu'elle se fonde sur une différence intrinsèque, est historiquement constituée.

La « croyance » est tout d'abord la *doxa*, qui fait référence chez les Grecs à l'opinion. L'opinion-croyance est donc d'emblée une forme de connaissance, puisqu'elle opine à quelque chose. Rangée par Parménide de l'autre côté du sentier de la Vérité, elle s'assimile au non-être. Chez Platon, intégrant la hiérarchie des degrés du savoir, la *doxa* n'est pas seulement le degré de savoir le plus bas, qu'il faudrait dépasser, elle est aussi une activité de l'âme qui se situe entre la véritable ignorance (la sensation) et la science véritable (l'intellection). Elle peut même se soutenir d'arguments pour devenir une opinion « droite » (*orthè doxa*) – ainsi la croyance appartient-elle au champ épistémique de la connaissance. Elle est prise entre une forme d'adhésion sans recul réflexif à une certaine représentation (une adhésion, dont nous verrons qu'elle peut être le fruit de l'attachement affectif ou de l'habitude), et une forme inférieure de la connaissance. Dans le premier cas (l'adhésion), elle n'a d'autre force ni d'autre justification que l'adhésion qu'on lui porte ; dans le second cas, elle emprunte aux mécanismes de la connaissance, même si elle en forme le degré le plus bas. La complexité de la définition platonicienne de la croyance met en évidence trois acceptions courantes de la croyance qui nous porteront bien au-delà du cadre platonicien et qui permettront, nous l'espérons, de dissiper quelques malentendus malheureux.

Selon une première acception, la croyance est un type de connaissance d'un degré inférieur. Une croyance peut en effet être une connaissance imparfaite, elle peut d'ailleurs être accompagnée d'un sentiment de certitude, elle peut même être vraie, mais elle ne cessera d'être une croyance pour devenir une connaissance que si elle accède à la maîtrise de ce qui la rend vraie. Ce processus se joue notamment dans le domaine de la vulgarisation scientifique. Par exemple, croyons-nous que la terre tourne autour du soleil parce qu'on nous l'a dit et répété, ou le savons-nous parce que nous connaissons des preuves de cette vérité, des pratiques qui reposent sur elle ?

Selon une seconde acception, la croyance ne relève pas d'un autre degré, mais d'une autre nature que la connaissance. Nous nous situons ici dans le domaine de la croyance religieuse, spirituelle, mystique, avec ou sans Dieu ou dieux, avec ou sans âme ou esprit(s), etc. La relation avec l'objet ne peut être attestée que par le sujet singulier qui s'y trouve impliqué, l'existence même de l'objet ne peut être constatée par tous, pas même au terme d'une formation ou au moyen d'un équipement particulier. Au sens strict, cette « connaissance » n'est donc ni vraie ni fausse. Si le vocable de vérité lui reste traditionnellement associé, c'est à notre sens un héritage d'époques où physique et métaphysique n'étaient guère distinctes, où une vision du monde de type platonicien prévalait pour tous les domaines de la pensée, où l'intelligible ne posait pas seulement une exigence de rigueur intellectuelle, mais faisait également signe vers l'être, l'éternité et la divinité.

Selon la troisième acception que nous relevons ici, la croyance ne diffère de la connaissance que par son objet. En ce sens, seuls certains objets peuvent être objets de connaissance. Mais de quoi parle-t-on ? La connaissance autant que la croyance peut regarder un objet invisible. Cependant, dans le cas de la connaissance, devenant ici « science », l'objet est établi à partir d'une démarche spécifique et d'un mode de preuve en laboratoire. Les recherches de Louis Pasteur sur le virus de la rage montrent que l'on trouve un objet en apercevant d'abord son effet (Stengers ; Latour). Dans le cas de la « croyance », l'objet n'est pas établi, mais reçu ou dicté par la confiance en une autorité (biblique, par exemple) qui donne forme, parfois de façon conflictuelle, à un sentiment. Que faire alors des savoirs dont l'objet ne se détermine pas à partir de l'expérimentation en laboratoire, et qui n'en sont pas moins des sciences – géologie, climatologie ? Que faire de la connaissance dite « intelligible » dans la tradition, qui semble dépasser la stricte rationalité par une « illumination » ou une connaissance « mystique » ? Un début de réponse ressort de la différence frappante entre deux modes selon lesquels on peut se rapporter à quelque chose : par adhésion, ou en suivant une démarche.

Chez Platon, il n'y a de connaissance que de l'intelligible, c'est donc sur le mode de la *pistis* que l'âme se rapporte aux objets sensibles, c'est-à-dire sur le mode de la persuasion et de la conviction. C'est dans cet écart entre connaissance intelligible et conviction sensible que va s'engouffrer la croyance religieuse. Ce mouvement est au cœur de l'œuvre de Paul de Tarse, Saint Paul, le plus ancien auteur chrétien, à la croisée de la philosophie grecque et de la littérature biblique. Sous son calame, la *pistis* désigne la foi et engage résolument des faits (sur lesquels il jette un regard contestable et d'ailleurs contesté) : l'existence d'un monde ordonné (qui suppose un

créateur), la crucifixion de Jésus (suivie de sa résurrection), le témoignage des apôtres (dont la sincérité semble être un gage de véracité). Défendue par une argumentation, la foi peut être empêchée par de mauvaises dispositions (recherche de la sagesse classique ou attente de miracles personnels), mais s'impose, au final, à tout homme de bonne volonté, du moins aux yeux de Paul. Ce faisant, ce simple acte d'adhésion qu'est la foi enveloppe une réalité anthropologique appelée à changer (le christianisme est une religion de convertis), aussi bien qu'une recherche fondée sur la confiance (en la figure de Jésus et en les autorités bibliques sous leurs multiples formes).

Au terme de cette recherche, le « vrai Dieu » ne se distingue pas des « faux dieux » parce qu'il serait le seul à exister, mais parce qu'il serait le seul à mériter le nom de Dieu, les autres étant relégués au statut de démons, de puissances fantomatiques, d'esprits inférieurs¹. En ce sens, le « vrai Dieu » rend l'espace épistémique univoque – à l'inverse de la pluralité de l'horizon de vérité contemporain. De la sorte, le christianisme reprend la complexité propre à la croyance, tout à la fois pour la dramatiser (caractère fondamental de la croyance pour la connaissance, à l'inverse de Platon) et pour la simplifier (réduction de l'horizon épistémique à deux pôles complémentaires : croyance et raison).

Dans ce système, la transcendance du Dieu unique

¹ « Nous croyons » ou « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible [...] », affirme la profession de foi chrétienne. Au-delà de la question de la réalité à laquelle l'on adhère par un geste communautaire qui oppose orthodoxie et hétérodoxie, c'est ici qu'intervient la dimension la plus existentielle de la croyance. Si l'on pouvait jouer sur les mots, « croire » n'est plus ici « croire que » (comme on croit quelque chose, dont on peut se défaire si l'on nous démontre le contraire), ou « croire à », mais « croire en », c'est-à-dire conférer à l'objet de la croyance le régime de la présence à soi. Ainsi peut-on croire que le pain est bon pour la santé, mais on croit en la puissance ou l'aide d'un dieu, d'une déesse, d'une force de la nature. Croire « en », c'est aussi bien espérer et attendre. Trois dimensions quasi indissociables, qui formeront les vertus théologiques du christianisme, se dégagent ici : croyance, espérance, aspiration (amour).

focalise les aspirations humaines en un seul trait, et signe une dépendance radicale de l'homme non seulement dans son existence par rapport à un Dieu créateur, mais aussi dans son aspiration rationnelle, par rapport à un Dieu qui échappe à la raison, ou qui ne donne à la raison humaine que sa révélation dans le Livre. L'horizon épistémique s'unifie autour de la croyance en un Dieu unique et créateur, dessinant une complémentarité entre deux manières de se rapporter à Dieu, dont aucune ne peut faire l'économie de l'autre : il faut, pour reprendre la célèbre expression d'Augustin, croire pour comprendre, et comprendre pour croire². L'ambiguïté constitutive de la notion de croyance-*doxa* (adhésion et connaissance) vient se doubler ici d'une ambiguïté propre à la croyance religieuse (foi et raison). Un glissement s'opère, depuis une recherche située chez Platon entre l'ignorance complète et le savoir, à une recherche située chez Augustin entre l'éloignement de Dieu et l'illumination. En clair, la croyance n'est plus uniquement une connaissance de degré inférieur, mais prétend être le pivot d'une cosmologie où la conversion de l'homme joue un rôle central, et qui ne se résout ni dans le rationalisme strict (la raison sans la foi) ni dans l'illumination sans raison (la foi sans la raison), comme l'indique l'expression « intelligence de la foi » (*intelligentia fidei*), au sens où la foi cherche et l'intelligence trouve.

Chercher, *pour* trouver, voilà sans doute où se loge le glissement le plus fondamental dans ce nouvel horizon de connaissance, qui voudrait toujours pouvoir bénéficier d'un *principe d'orientation de la raison*. Prétend-on croire « parce que c'est absurde » (*credibile est quia ineptum est*) comme l'affirme Tertullien³, qu'il s'agit encore et toujours de la même question : la raison ne s'oriente

pas elle-même, et si l'impossible est objet de croyance, c'est précisément, comme le soulignera Kierkegaard des siècles plus tard, parce que la raison dévoile à la foi ce que celle-ci lui dévoile comme étant ses propres limites.

Paradoxalement et précisément, c'est de cette complémentarité, remise ultimement à la préséance de la vérité divine (et donc de la foi), que naîtra le divorce progressif entre la croyance et le savoir, divorce dont l'expression la plus étrange est l'idée selon laquelle la croyance ou la foi viendrait « combler » les limites temporelles (et temporaires) du « progrès » scientifique. Les controverses sur la « double vérité » (de foi et de raison) du XIII^e siècle en sont la manifestation la plus frappante. L'horizon épistémique se déchire, comme s'il fallait à présent opposer connaissance autonome et spiritualité, qui s'était pourtant présentée comme la pointe de la connaissance – symptôme de ce que Pierre Hadot et Henry Corbin considéreront comme une véritable maladie de l'Occident. La transformation intérieure qui constituait la voie vers la « divinisation » de l'homme et l'ultime horizon de la connaissance, est désormais exilée de la recherche de la vérité. La dimension expérientielle et transformatrice de la connaissance disparaît aussi bien dans le littéralisme qui suit servilement le Livre, et ses formes contemporaines de « fanatisme » (qui réfère également à l'idée d'anéantissement en Dieu), que dans le rationalisme objectif, qui l'exclut.

Il ne restait qu'à prolonger le geste pour figer, à la modernité, la distinction entre croyance et savoir sous la forme d'une distinction entre certitude subjective et certitude objective. Ainsi Emmanuel Kant traduit-il la vieille idée selon laquelle on peut donner son assentiment à une proposition de la manière suivante : « Lorsque l'assentiment n'est suffisant qu'au point de vue subjectif, et qu'il est insuffisant au

point de vue objectif, on l'appelle croyance.⁴ » Divorce consommé, entre croyance et raison, qui a néanmoins vu émerger le décentrement vers la subjectivité (subjectivité rationnelle, et sujet des émotions). Ce même geste que reconduit malgré lui le positivisme, pour conduire, dans sa lutte contre l'obscurantisme de la croyance religieuse, l'humanité de « l'état théologique » (A. Comte) des premiers âges à « l'état scientifique ».

On comprendra sans doute mieux, partant de là, les critiques pragmatistes de la vérité (tel C.S. Peirce), qui restaurent la croyance comme état de stabilisation temporaire d'une recherche (*inquiry*) scientifique, ou les terribles soupçons nietzschéens quant à l'illusion de la vérité. Il fallait sans doute passer par la mort de Dieu, de la vérité, de l'homme, pour dédramatiser la scène de cette apparente opposition, et reprendre les rapports entre croyance et savoir de manière plus *complexe*, soulignant l'idée que la connaissance s'origine et se constitue par stratifications complexes dont les croyances ne sont que les moments de fixation.

C'est sans doute en ce sens qu'il faut comprendre la réponse de Stephen Hawking au registre des croyances, lorsqu'on les oppose à la science. Relatant l'histoire d'un savant qui donnait une conférence sur l'astronomie, et qui se vit opposer, de manière inattendue, par l'un de ses auditeurs l'opinion selon laquelle « le monde est plat et posé sur le dos d'une tortue géante », S. Hawking rappelle que si la science offre partiellement des réponses à certaines des questions fondamentales qui inquiètent l'homme (d'où vient notre univers et où va-t-il ? A-t-il eu un commencement, et si oui, qu'y avait-il avant ? Quelle est la nature du temps ? Aura-t-il une fin ?), seuls le temps, la patience et l'honnêteté de la recherche permettront de

distinguer le mythe de la connaissance⁵.

Dans la brève histoire qui est celle du temps humain, aucune certitude n'est possible, sinon celle d'un geste éthico-esthétique qui par la valeur même de l'effort qu'elle consent, peut se prévaloir d'une expérience de la vérité. Au final, la vérité ne s'approche que par une théologie négative articulée comme une remise en question permanente (l'honnêteté popperienne du scientifique). La rationalité n'est pas l'envers de la croyance ; elle suspend à tout moment ce qui risque de *geler* une hypothèse en croyance. Ce principe de précaution et d'honnêteté rend sans doute l'âme plus inquiète, comme le soulignait Pascal, elle laisse sans doute l'homme dans l'angoisse (*angustia*) aurait affirmé Thomas d'Aquin, mais elle lui laisse aussi la dignité de cette inquiétude par laquelle il consent à se faire homme plutôt qu'à devenir dieu.

Au final, la distinction entre croire et savoir recoupe sans doute moins la distinction entre subjectif et objectif que celle entre un mode « objectualisant » les choses (les réduisant à des objets) et un mode qui les laisse ou les fait apparaître. Si l'esprit consent à s'enfermer dans le mode objectualisant, il peut croire, ou croire qu'il sait, disant qu'il sait. S'il cherche à faire apparaître ou laisser se présenter, il peut croire *ou* savoir, comme on se rapporte de deux manières différentes au monde, prenant l'intériorité distanciante de l'homme comme lieu où celui-ci ne cesse d'expérimenter ses propres vérités. En ce sens, littéralisme et fanatisme sont moins les fruits de la croyance que d'une *furieuse* tendance à objectualiser les représentations et les êtres. Le dernier refuge de la croyance est sans doute moins dans ces deux branches mortes de la connaissance que dans une espérance « messianique » apparemment indéterminable. À l'instar de Walter Benjamin, l'on peut ne

5 HAWKING, S. W. 1989. *Une brève histoire du temps. Du big bang aux trous noirs*, trad. Isabelle Naddeo-Souriau, Paris : Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique, p. 17-18.

2 Sermo 43, VII, 9.

3 *De carne Christi*, V, 4.

4 Cité par LALANDE, A. 2010. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : PUF, p. 198.

plus croire en un progrès qui ne vaut que pour de trop rares lieux et temps, et néanmoins espérer que survienne soudain un événement exceptionnel qui suspend la « règle » d'austérité ou d'injustice subie par le plus grand nombre. Même si l'on ne croit plus en Dieu, ni en l'homme, l'on aime penser que..., l'on veut croire que..., et cette charge affective ou volitive est déjà de la croyance, de l'espérance. N'est-ce pas ce qu'il nous faut pour agir en connaissance de cause? Nous déprendre de notre tendance à tout transformer en objet, apprendre à faire apparaître ce qui est, fonder la connaissance, assumer et maintenir à sa juste place notre inclination à croire, agir, c'est aussi faire preuve envers nous-mêmes d'une bienveillance dont nous avons bien besoin?

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- FOURNIER, E. 1996. *Croire devoir penser*, s.l. : Éditions de l'Éclat.
- GUERIN, M. 2015. *La croyance de A à Z. Un des plus grands mystères de la philosophie*, Paris : Encre Marine.
- POUIVET, R. 2003. *Qu'est-ce que croire ?*, Paris : Vrin.

Enjeu

Faire prendre conscience aux élèves de la complexité et de la plurivocité de la notion de croyance, afin de mieux situer ses propres croyances et mieux comprendre celles des autres

Objectifs

1. Faire comprendre la complexité de la notion de croyance, en ramenant notamment la croyance en dehors du cadre strictement religieux
2. Inscrire cette réflexion dans une perspective multiculturelle, sans pour autant tomber dans le relativisme

Durée

Au moins 50 min. pour chacune des activités qui peuvent être menées indépendamment

Matériel

Documents-élèves

ACTIVITÉ

1a

Phase de conceptualisation – Croire et/ou savoir (15 min.)

Document-élève : activité 1

Comparer les propositions suivantes, en mentionnant les critères qui ont permis de les classer.
Revenir en fin de leçon sur la question de savoir si la danse de la pluie s'inscrit dans un régime de représentation et de causalité.

Retrouvez les documents-élèves personnalisables sur www.csem.be/vivreensemble

CROYANCE ET PREUVE

1. Je crois qu'il va pleuvoir parce que la météo a annoncé de la pluie, et que je vois arriver des nuages
2. Je crois qu'il va pleuvoir parce que je vois des nuages arriver
3. Je crois qu'il va pleuvoir alors que la météo a annoncé un anticyclone
4. Je crois qu'il va pleuvoir alors que je suis dans le désert
5. Je crois qu'il va pleuvoir parce que j'ai fait la danse de la pluie

On peut remarquer des degrés de croyance de plus en plus détachés des preuves qui pourraient les soutenir, allant jusqu'à affirmer des choses contraires à ce qui appartient au régime de la preuve (propositions 3 et 4). En ce qui concerne les deux premières propositions (1 et

2), la croyance est soutenue par un régime de preuves (la météo, le lien empirique entre les nuages et la pluie). Souligner cependant que le lien empirique entre les nuages et la pluie ne relève lui-même que de la probabilité, et qu'aucune connexion nécessaire (telle que s'il y a des nuages, alors nécessairement il pleuvra) ne peut en être déduite.

La troisième proposition montre un lien plus complexe entre croyance et savoir, car on peut très bien croire à quelque chose de contraire que ce qui appartient au régime de la preuve ou autrement dit, croire à une représentation en sachant pourtant qu'elle est fautive ou improbable.

ACTIVITÉ

1 b

Définir la notion de croyance (40 min.)

Document-élève : activité 1

1. Définir la notion de croyance en partant des critères dégagés par les élèves dans l'exercice précédent, et noter les différentes réponses au tableau, afin que les élèves distinguent la garantie objective d'une opinion, de la conviction subjective, tout en prenant conscience de la force d'adhésion à une représentation.
2. Ensuite, lire le texte de Hume ci-après, relever les éléments essentiels et procéder à l'analyse.

L'objectif est de faire prendre conscience aux élèves que la plus grande partie de ce qu'ils appellent leur « savoir » est ce à quoi ils ont consenti, et que ce savoir provient d'autrui (parents, professeurs, scientifiques, médias, Internet).

3. Dégager le caractère ambigu des rapports entre croyance et « savoir » : Partant, expliquer la fonction exacte de l'esprit critique.

« savoir » ne se réduit pas à « adhérer à », puisque le savoir exerce une fonction critique que n'exerce pas la croyance ; pourtant, le savoir ne serait pas possible s'il n'y avait pas à l'origine un acte de confiance (on ne peut pas tout redémontrer).

4. Montrer enfin que le texte de Hume apporte un élément supplémentaire, car il définit la croyance non seulement comme une propension de l'esprit à affirmer ce qu'il conçoit, mais aussi comme un principe d'action.

LE CARACTÈRE AMBIGU DES RAPPORTS ENTRE CROYANCE ET « SAVOIR »

La croyance [...] consiste non dans la nature ni dans l'ordre des idées, mais dans la manière dont nous les concevons et dont nous les sentons dans l'esprit. Je ne peux, je l'avoue, expliquer parfaitement ce sentiment, cette manière de concevoir. Nous pouvons employer des mots qui expriment quelque chose d'approchant. Mais son véritable nom, son nom propre, c'est croyance. Ce terme, chacun le comprend dans la vie courante.

En philosophie nous ne pouvons rien faire de plus que d'affirmer que l'esprit sent quelque chose qui distingue les idées du jugement des fictions de l'imagination. Cela leur donne plus de force et d'influence, les fait apparaître de plus grande importance, et les constitue comme principes directeurs de toutes nos actions.

David Hume, Traité de la nature humaine

Comment le texte définit-il la croyance ? Comme...

1. une manière de concevoir, une disposition de l'esprit à affirmer ce qu'il conçoit – à le prendre pour vrai
2. la croyance vient d'une idée vive, associée à une impression présente
3. la croyance joue le rôle de principe directeur de nos actions

Affirmer quelque chose à la suite d'une impression présente, c'est donner son assentiment ou faire confiance. La croyance n'est donc pas décrite ici comme l'autre de la connaissance, mais comme la façon dont certaines idées agissent sur nous. Certaines nous semblent vraies, d'autres fausses, raison pour laquelle nous affirmons les premières et rejetons les secondes. Or, ce n'est pas là une différence entre connaissance et croyance, mais entre croyance et illusion ou fiction. Il existe donc des croyances qui peuvent être compatibles avec le savoir, d'autres qui ne le sont pas.

donner sa confiance. Si je connais l'existence de Catilina, c'est en partie grâce au témoignage de Cicéron. Si je ne fais pas confiance dans les livres d'histoire que je lis, comment pourrais-je détenir un savoir historique ? (à noter que cette croyance de départ n'exclut pas la fonction critique). Si la science ne m'avait pas appris que la terre tourne autour du soleil et non l'inverse, comment le saurais-je ? Si je doutais du bienfondé du symbolisme mathématique, comment pourrais-je faire des mathématiques ? Si je doutais à chaque instant que j'ai deux mains, comment pourrais-je boire mon thé ?

Ultimement, on ne peut savoir quelque chose sans d'abord

LA CROYANCE COMME UNE PROPENSION DE L'ESPRIT À AFFIRMER CE QU'IL CONÇOIT ET COMME PRINCIPE D'ACTION

La croyance élémentaire qui se trouve à l'origine de nos actions quotidiennes est l'induction – elle est donc empirique, c'est-à-dire tirée de l'expérience. Ainsi, je ne mettrai pas ma main dans le feu, car je sais d'expérience que le feu brûle. Je sais (ou je crois) que je peux entrer chez moi sans découvrir, derrière ma porte, un gouffre béant – un glissement de terrain est pourtant possible. Je sais (je crois), pour aller plus loin, que l'ensemble des phénomènes naturels que j'observe sont régis par une loi

de causalité qui fait que si telle cause est présente, tel effet a lieu. Par exemple, si je chauffe l'eau, elle sera chaude. Mais ce savoir est une croyance dans la régularité de la nature, que rien ne démontre – en clair, nous transformons une habitude en règle ou en loi. En effet, la seule chose qui puisse être constatée empiriquement est la succession contingente (même si elle a toujours lieu) de deux événements, mais non pas leur conjonction nécessaire.

Que pouvons-nous en conclure ?

La croyance est un état mental qui porte à donner son assentiment à une certaine représentation. Cet assentiment peut être spontané (sous le fait d'une impression présente) ou être le fruit d'une appropriation (habitude), et ne se confond pas avec la connaissance. Cependant, la croyance ne s'oppose pas au savoir, et constitue même le socle initial de nombre de nos représentations.

Quel est l'écueil d'une telle définition ?

Il y a un risque d'invalider tout ce qui se fonde sur l'expérience, en ce compris l'entreprise scientifique.

LA FONCTION DE L'ESPRIT CRITIQUE

L'esprit critique rejette l'argument d'autorité (« je sais ce que je dis »), mais ne rejette pas aveuglément toute autorité (« je prouve ce que je dis ») – ce dernier objectif est important pour la phase de problématisation

consacrée au débat créationnisme/évolutionnisme. Pour Hume, la croyance est un état de l'esprit, qui n'est « rien d'autre qu'une idée forte et vive dérivée d'une impression présente et en connexion avec elle ».

ACTIVITÉ

1c

Subjectivité et objectivité (15 min.)

Document-élève : activité 1

Partir de la définition kantienne de la croyance, comme « principe d'assentiment subjectivement suffisant, mais objectivement insuffisant », afin de questionner cette distinction entre garantie objective et conviction subjective.

Donner un exemple de chaque type de croyance en complétant le tableau suivant.

Classer les croyances selon leur plus ou moins grande proximité avec une garantie objective.



LES CROYANCES SELON LEUR PLUS OU MOINS GRANDE PROXIMITÉ AVEC UNE GARANTIE OBJECTIVE

La foi religieuse apparaît alors comme allant au-delà de toute garantie objective possible. Si l'on reprend l'argument kantien, l'opinion porte sur un objet de savoir possible, mais non forcément démontré, tandis que la foi porte sur un objet indémontrable – la Critique de la Raison Pure réfute en effet les preuves de l'existence de

Dieu et de l'immortalité de l'âme – même si ce Dieu dont l'existence est indémontrable, et qui ne peut donc entrer dans le régime de la rationalité est un postulat nécessaire (une exigence nécessaire) pour la raison pratique, pour que se correspondent bonheur et moralité.



EXEMPLES POUR CHAQUE TYPE DE CROYANCE

Souçons, présomptions, suppositions, prévisions, estimations, hypothèses, conjectures

La garantie objective de l'opinion peut se soutenir d'un fondement, même s'il est en attente de vérification.

- Les hypothèses scientifiques
- Les indices d'une enquête policière

Opinion fautive ou douteuse : préjugé, illusion, superstition

La garantie objective de l'opinion est faible ou nulle, mais la conviction subjective est très élevée.

- Phénomènes surnaturels ou magiques (guérisons miraculeuses, pouvoirs de sorcellerie)
- Êtres ou événements merveilleux ou mythiques (fées, fantômes, rencontres avec des êtres supranaturels)

Convictions, doctrines, dogmes

La garantie objective de l'opinion n'existe pas, mais l'adhésion subjective est forte.

- Convictions
- Idéologie

Croire en quelqu'un ou en quelque chose : foi

Conviction subjective allant contre ou au-delà de ce que peut offrir une garantie objective.

- Foi

ACTIVITÉ

1d

Réflexion (15 min.)

Document-élève : activité 1

Poser la question suivante : la distinction entre « objectif » et « subjectif » règle-t-elle les rapports entre savoir et croyance ?



LA DISTINCTION ENTRE « OBJECTIF » ET « SUBJECTIF » RÉGLE-T-ELLE LES RAPPORTS ENTRE SAVOIR ET CROYANCE ? ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

1. La « religion dans les simples limites de la raison », comme la désignait Kant, est-elle possible ? La croyance ne souligne-t-elle pas les limites de la raison et la nécessité de son dépassement ? Pascal souligne que la foi n'appartient pas au domaine de la raison, mais à celui du cœur : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur non à la raison » (Pascal, Pensées, B278). La foi fait référence aux inquiétudes existentielles de l'homme liées à la mort, à la contingence, à l'espoir du

retour vers l'origine, à l'attente. La foi en un Dieu/en des dieux n'appartient-elle pas à un autre registre que celui de la raison ? Mais alors, existe-t-il une relation entre les deux, et si oui, de quel type est-elle ?

2. Par ailleurs, la science et l'épistémologie contemporaine ont montré qu'un modèle scientifique n'incarne pas tant une réalité objective qu'elle ne constitue un modèle, dont la force repose sur un système de preuves, une éthique de la preuve et une réfutabilité.

Source : <http://www.philocours.com/cours/cours-croyance3.html#IIC>

ACTIVITÉ

1e

Problématisation (15 min.)

Document-élève : activité 1

Lire le texte suivant et problématiser le propos, en demandant aux élèves de formuler eux-mêmes une question. Mettre les questions formulées par les élèves en commun.

Exemples de questions (non exhaustif)

1. La raison exclut-elle la croyance ?
2. Peut-on considérer que la science soit une certaine forme de croyance ?
3. La croyance et le savoir sont-ils sur le même plan ?

EXTRAIT DE « *UNE BRÈVE HISTOIRE DU TEMPS. DU BIG BANG AUX TROUS NOIRS* »

Un savant célèbre (certains avancent le nom de Bertrand Russell) donna un jour une conférence sur l'astronomie. Il décrivit comment la Terre tournait autour du Soleil et de quelle manière le Soleil, dans sa course, tournait autour du centre d'un immense rassemblement d'étoiles que l'on appelle notre Galaxie. À la fin, une vieille dame au fond de la salle se leva et dit : « Tout ce que vous venez de raconter, ce sont des histoires. En réalité, le monde est plat et posé sur le dos d'une tortue géante. » Le scientifique eut un sourire hautain avant de rétorquer : « Et sur quoi se tient la tortue ? – Vous êtes très perspicace, jeune homme, vraiment très perspicace, répondit la vieille dame. Mais sur une autre tortue, jusqu'en bas ! »

La plupart d'entre nous pourraient trouver plutôt ridicule de considérer que notre univers est comme une tour sans fin, faite de tortues empilées les unes sur les autres,

mais pourquoi ce que nous savons vaudrait-il mieux que cela ? D'où vient notre univers et où va-t-il ? A-t-il eu un commencement, et si oui, qu'y avait-il avant ? Quelle est la nature du temps ? Aura-t-il une fin ? De récentes découvertes en physique, très importantes, que les fantastiques technologies nouvelles ont en partie rendues possibles, suggèrent des réponses à quelques-unes de ces questions de fond. Un jour, celles-ci sembleront aussi évidentes que le fait que la terre tourne autour du Soleil, ou peut-être aussi ridicules que la tour de tortues. Seul le temps (quoi qu'il puisse être) nous le dira.

Source : HAWKING, S. W. 1989. *Une brève histoire du temps. Du big bang aux trous noirs*, trad. Isabelle Naddeo-Souriau, Paris : Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique, p. 17-18

ACTIVITÉ

2a

Phase d'argumentation – Créationnisme et évolutionnisme. Analyse d'un documentaire (30 min. hors visionnage)

Document-élève : activité 2

À partir du film suivant, effectuer une collecte de questions à visée philosophique avec les élèves.

Film (docu-fiction) de 90 min. réalisé par H. Schuler et K. Von Flotow, *Le grand voyage de Charles Darwin. L'origine de la théorie de l'évolution*, ARTE, 2009.

Exemples de questions (non exhaustif)

1. Quelle était la motivation de Darwin pour effectuer ses expériences ?
2. Darwin était-il athée ou croyant ? Dans quelle mesure cette disposition de l'esprit l'a-t-elle ou non influencé dans la conception de sa théorie ?
3. Comment a-t-il pu juger que sa théorie révolutionnaire était assez certaine pour la publier ?
4. À quelle théorie s'oppose la théorie de Darwin ?

ANALYSE DU FILM « *LE GRAND VOYAGE DE CHARLES DARWIN* »

Lors de son voyage aux îles Galapagos et en Terre de Feu, Charles Darwin est chargé, en tant que naturaliste, de répertorier les espèces animales. Ses notions d'anatomie comparée renforcent son sentiment que l'espèce humaine fait partie intégrante des espèces animales. La constatation de l'échec d'une mission religieuse menée en Terre de Feu par ses compatriotes le convainc encore davantage de cette hypothèse ; l'origine de l'homme n'est pas divine, mais animale.

L'expérience de la forêt tropicale lui permet de souligner l'adaptation des espèces à leur milieu, notamment en observant le foisonnement de la vie, capable de tirer profit de n'importe quel milieu – et de souligner l'importance de la décomposition. L'incroyable variété des espèces

rencontrées aux Galapagos le conduit à se demander si chaque île peut produire une espèce animale parfaitement adaptée. Par exemple, les pinsons dits « de Darwin » comptent actuellement douze à quatorze espèces différentes et évoluent encore ! Une espèce à gros bec est récemment apparue suite à une période de famine : parmi l'espèce alors répandue, seuls les individus dotés d'un gros bec ont survécu, parce qu'ils étaient seuls capables d'ouvrir de grosses graines pour les manger. Nombre d'individus à petit bec, qui devaient se contenter de petites graines trop peu nombreuses pour les nourrir tous, ont disparu. Les individus à gros bec se sont reproduits entre eux et ont transmis à leur descendance cette caractéristique anatomique si utile. À force d'accumuler des observations de ce genre, Darwin en viendra à penser

que les espèces varient (ex. apparition de l'espèce des pinsons à gros becs) quand leur milieu change (ex. suite à une période de famine), au moyen de la sélection naturelle (ex. seuls les individus les mieux adaptés survivent et se reproduisent).

La théorie de l'évolution des espèces vise donc à expliquer

un phénomène, la variabilité des espèces, au moyen d'un mécanisme, la sélection naturelle. Darwin en tire l'hypothèse d'une origine commune, un ancêtre commun à tous les animaux, et l'évolution de diverses espèces, sans finalisme. Cette théorie s'oppose au récit mythique de la création de l'homme comme un être à l'image de Dieu.

que souligner, comme je l'ai fait au chapitre 3, qu'une telle intervention n'apparaît ni nécessaire ni probable à la lumière des connaissances actuelles.

L'évolution est un fait, établi aujourd'hui d'une manière qui ne laisse plus de place au doute. Il en est de même de son principal mécanisme par *sélection naturelle*, agissant sur des modifications génétiques accidentelles *dépourvues de toute intentionnalité*. Les découvertes de la biologie moléculaire sont formelles à ce propos. Il est vrai que les spécialistes trouvent matière à bien des désaccords au sein de ce cadre général. Parfois brandies à tort par les adversaires de la théorie néo-darwinienne comme des preuves de la fragilité de celle-ci, ces discussions ne concernent que les détails de cette théorie, non sa substance. Font exception les rares scientifiques qui défendent une vision finaliste de l'évolution et prétendent que certaines étapes clés de l'histoire de la vie n'auraient

pu avoir lieu sans l'aide d'un principe directeur, que d'aucuns n'hésitent pas à identifier à la main de Dieu.

Aujourd'hui, le fait de l'évolution biologique est accepté par la plupart des groupes religieux, y compris, comme on l'a vu, l'Église catholique. Il n'est nié que par ceux qui, tels les créationnistes stricts, s'aveuglent volontairement. Pour ce qui est du mécanisme de l'évolution, les religions prennent rarement position pour ou contre la théorie moderne. Mais on ne peut nier leur sympathie pour le concept de dessein intelligent ni leur tendance à exagérer grandement l'importance et la signification du mouvement en faveur de ce concept. C'est ce que j'ai pu constater à plusieurs des réunions organisées depuis quelques années pour favoriser le dialogue science-religion.

DE DUVRE, Ch. 2005. À l'écoute du vivant, Paris : Odile Jacob poche, « sciences », p. 400-402

Définis l'évolutionnisme, le créationnisme et le « dessein intelligent ». Pourrais-tu situer exactement où se trouvent les lignes d'opposition ?

Évolutionnisme : théorie scientifique qui rend compte de l'évolution des espèces par la sélection naturelle, elle ne peut ni ne doit se prononcer sur l'existence ou sur l'inexistence d'un Dieu créateur.

Créationnisme : discours religieux selon lequel les espèces végétales et animales que nous connaissons auraient été créées telles quelles par Dieu, seraient fixes, n'évolueraient pas. Quant à l'homme, ce serait depuis toujours une créature tout à fait à part parce qu'il serait à l'image de Dieu. De nos jours, ce discours est souvent tenu par des extrémistes chrétiens qui s'appuient sur une lecture littérale du récit biblique de la création. Il existe aussi un créationnisme juif et un créationnisme musulman.

ACTIVITÉ

2 b

Le conflit entre évolutionnisme et créationnisme : définitions (20 min.)

Document-élève : activité 2

Lire le texte suivant et répondre aux questions ci-après.

EXTRAIT DE « À L'ÉCOUTE DU VIVANT »

J'ai défendu dans ce livre [À l'écoute du vivant] la thèse, acceptée par la grande majorité des scientifiques, que la vie est *née naturellement*, par le seul jeu des lois physiques et chimiques. Cette thèse s'oppose à la croyance, soutenue avec plus ou moins de vigueur par de nombreux groupes religieux, qu'il a fallu une intervention divine pour « insuffler la vie à la matière ». Pour les créationnistes stricts, cette intervention ne laisse aucun doute. Pour les religions plus libérales de la tradition judéo-chrétienne, y compris l'Église catholique, elle n'est pas vérité de foi, mais elle n'est pas non plus expurgée explicitement du discours courant [...]. Je sais, pour en avoir fréquemment fait l'expérience, qu'un public non scientifique, même hautement éduqué, accueille souvent la notion d'une origine naturelle de la vie avec un sentiment mixte [...]. On voit dans cette notion une dangereuse dérive matérialiste. [...]

On doit reconnaître que l'origine naturelle de la vie n'a pas été scientifiquement démontrée, dans ce sens que l'on n'a ni observé, ni reproduit expérimentalement le phénomène. Il s'agit simplement d'une notion qui s'inscrit dans tout ce que l'on sait de la nature de la vie et qui est étayée par de nombreuses observations et données expérimentales. C'est un corollaire presque nécessaire de l'abandon du vitalisme et la seule hypothèse de travail susceptible de guider utilement la recherche. Par ailleurs, je crois avoir montré que les objections opposées à cette notion par les défenseurs de la thèse du dessein intelligent ne résistent pas à une analyse scientifique objective. Cela étant, j'estime qu'on aurait tort de faire de cette question un objet de litige entre science et religion. Si d'aucuns choisissent d'attribuer l'origine de la vie à une intervention divine, la science d'aujourd'hui ne peut les contredire. Elle ne peut

Intelligent design (dessein intelligent) : mélange d'évolutionnisme et de créationnisme, ce discours confond méthode scientifique et doctrine religieuse en affirmant que l'évolution des espèces obéit à un « dessein intelligent », à un but défini par Dieu, à une finalité. Pour cette raison, on l'appelle aussi « finalisme ». Selon les tenants de l'intelligent design ou « finalistes », l'évolutionnisme prouverait que les espèces évoluent en vue d'un progrès (non en fonction des changements de leur environnement) et que le but ultime de cette évolution était présent dès le début dans l'esprit du créateur. De ce point de vue, lorsque le premier être vivant unicellulaire est apparu sur terre, il aurait été destiné à déboucher, des millions d'années plus tard, sur l'être humain (à l'image de Dieu). Il y a bien confusion entre science et religion.

ACTIVITÉ

3a

Phase de problématisation – Le créationnisme et l'enjeu de l'enseignement
Mise en contexte (15 min.)

Document-élève : activité 3

Placer les élèves dans la situation d'un professeur qui doit donner cours sur l'évolution, afin de problématiser les rapports entre croyance et savoir, et les conduire plus loin que la simple affirmation selon laquelle « chacun croit ce qu'il veut ».

Lire le texte suivant et reprendre l'argument central contre l'identification de la science à une croyance.

pour une religion. Dès 1969, la Californie impose un temps d'enseignement égal au transformisme¹ et au créationnisme. En 1981, la Louisiane et l'Arkansas font de même et reconnaissent ainsi explicitement l'existence d'une « science créationniste ». Dans cet État, le législateur entreprend d'ailleurs une définition assez précise de la « science créationniste » et de la « science évolutionniste », témoignant d'une grave confusion méthodologique, dans la mesure où l'activité scientifique ne saurait se réduire à des contenus [...]

La même année, en 1981, une enseignante de biologie porte plainte, avec le soutien de l'ACLU², ce qui donne lieu à un nouveau « procès du Singe »³ à Little Rock dans l'Arkansas, largement couvert par les médias. Au cours de ce procès, le juge déclare le *balanced treatment* inconstitutionnel⁴, car les témoins convoqués

¹ Dans ce contexte, « transformisme » est synonyme d'« évolutionnisme ».

² *American Civil Liberties Union*, Union Américaine pour les Libertés Civiles, organisation apolitique qui défend les droits-libertés garantis à chaque citoyen par la Constitution et les lois des États-Unis.

³ « Procès du Singe » : allusion au débat qui eut lieu à Oxford en 1860 suite à la publication par Darwin de sa théorie. L'évêque anglican Samuel Wilberforce ironisa sur l'évolution en demandant au paléontologue Thomas Huxley, ami de Darwin, s'il descendait du singe par son grand-père ou par sa grand-mère. Huxley aurait répondu qu'il n'avait pas honte d'être apparenté à un animal, mais honte d'être apparenté à un homme qui parle de ce qu'il ne connaît pas et qui détourne le débat scientifique par ses préjugés religieux.

⁴ Inconstitutionnel : non conforme à la Constitution, voir plus bas.

à la barre – dont le philosophe et historien des sciences Michael Ruse – ont établi la nature religieuse et non scientifique du créationnisme. Le juge, qui redoutait que la reconnaissance officielle du créationnisme ne favorise les religions de la Bible par rapport aux autres formes de croyance, a considéré que l'enseignement du récit de la Création violait le premier amendement à la Constitution américaine, selon lequel « le Congrès ne pourra faire aucune loi concernant l'établissement d'une religion ».

Lors de ce procès [...], l'ACLU était d'ailleurs soutenue par un groupe de responsables religieux des Églises épiscopaliennes, méthodistes, africaines méthodistes, catholique romaine, presbytérienne, et baptiste du sud, ainsi que par le Congrès juif américain, l'Union des congrégations juives américaines et le Comité juif américain. Ces religieux considèrent en effet que le créationnisme est une doctrine religieuse et que d'autres rapports sont possibles entre science et foi, qui laisseraient à chacune son domaine de légitimité.

GRIMOULT, C. 2012. *Créationnismes. Mirages et contrevérités*, Paris : CNRS Éditions, p. 89-90.

EXTRAIT DE « CRÉATIONNISMES. MIRAGES ET CONTREVÉRITÉS »

Dans les années 1980, en profitant du soutien explicite du président républicain Ronald Reagan, les créationnistes changent de stratégie. Au lieu de l'interdiction de l'enseignement de l'évolution, ils espèrent désormais obtenir l'obligation de l'enseignement du créationnisme, dans un traitement égal des deux conceptions (*balanced treatment*). Cela implique un double travestissement : faire passer la Bible pour un livre de science et l'évolution

Quel est l'argument central contre l'identification de la science à une croyance ?

L'auteur de ce texte, Cédric Grimoult, historien des sciences, dénonce la confusion entre religion et science. Il critique le créationnisme d'un point de vue épistémologique¹. Le juge dont il parle donne raison à l'enseignante de biologie et aux autres plaignants. Selon lui, l'État de l'Arkansas a tort d'organiser l'enseignement du créationnisme, car il s'agit d'une doctrine religieuse. Or, la Constitution interdit de favoriser une religion par rapport aux autres. Il rejette donc la prétention du créationnisme en raison d'une disposition juridique (premier amendement à la Constitution) qui elle-même repose sur une préoccupation politique (assurer la neutralité de l'État et l'égalité des religions). Ce raisonnement juridique implique, lui aussi, que le créationnisme est bien une doctrine religieuse et non une méthode ou une théorie scientifique. Ce point de vue est partagé par les responsables des Églises chrétiennes et des associations juives qui ont soutenu l'ACLU lors du procès. Or, christianisme et judaïsme sont bien des « religions de la Bible ». Tous ceux qui adhèrent à ces religions ne sont pas pour autant créationnistes.

¹ Épistémologie : théorie de la connaissance. Qu'est-ce qu'une connaissance scientifique ? Quelles sont les méthodes des différentes sciences ? Qu'est-ce qui n'est pas de la science ?

ACTIVITÉ

3 b

Jeu de rôle : comment défendre ce qui va à l'encontre de ses convictions ? (30 min.)

Document-élève : activité 3

Diviser les élèves en groupes, de telle sorte que l'un d'entre eux tienne le rôle d'un enseignant, et les autres des élèves. L'enseignant doit expliquer à sa classe la théorie de l'évolution, tandis que certains de ses élèves s'opposent à cette théorie. Veiller à ce que les rôles soient distribués de telle sorte que chacun se retrouve à devoir défendre le point de vue adverse au sien propre. L'objectif est de reprendre les arguments en faveur de la partie adverse et les défendre afin de comprendre la portée exacte des arguments, et ce que signifie d'en être convaincu.

Demander ensuite aux élèves de redéfinir croyance et savoir.

ACTIVITÉ

4a

Phase de problématisation II – La magie : un peu d'anthropologie symétrique

« Je crois qu'il va pleuvoir parce que j'ai fait la danse de la pluie ». (30 min.)

Document-élève : activité 4

Susciter l'étonnement ou poursuivre la réflexion en revenant à la première activité : « Je crois qu'il va pleuvoir parce que j'ai fait la danse de la pluie ».

Mettre en évidence que la notion de croyance employée ici est plus complexe et moins naïve qu'il y paraît.

Sensibiliser à la différence culturelle : ce que nous appelons « faire la danse de la pluie » et à quoi nous prêtons l'intention évidente de faire pleuvoir, un « sauvage » ou un « primitif » l'a-t-il jamais compris de cette manière ? En a-t-il jamais parlé en ces termes ?

Initier une démarche d'anthropologie symétrique : les « sauvages » n'ont-ils pas des pratiques plus « civilisées » que les nôtres sur certains points ? N'avons-nous pas, nous aussi, des pratiques qui prêtent à rire ? Dans la littérature d'idées, le classique en la matière est l'un des Essais de Montaigne, *Des cannibales*.

Éviter le piège du relativisme : prendre acte du sens que revêtent des rites exotiques n'implique pas d'accepter leurs prétentions ambiguës à une vérité ou à une efficacité qui ne rivalisent en rien avec celles de la science moderne.

Tenter de nous déprendre de notre tendance à tout objectualiser : accepter de laisser apparaître le sens de ces rites exotiques, de se sentir dépassé par l'ambiguïté du discours qui les accompagne, de se trouver dans une position intellectuellement et éthiquement inconfortable.

ACTIVITÉ

4 b

Accroche, information et réflexion : magie ou météo ? (20 min.)

Document-élève : activité 4

Lire le texte suivant à voix haute et inviter les élèves à s'en faire chacun un petit « film mental ». Demander aux élèves de présenter les faits, les personnages, leurs intentions, etc.

EXTRAIT 1 DE « UN ANTHROPOLOGUE EN DÉROUTE »

Pour mettre en pratique son désir de modernisation des Dowayo, le *sous-préfet* vint leur annoncer que désormais tout sacrifice d'animal d'élevage était interdit et que, de surcroît, les circoncisions ne devaient plus avoir lieu qu'en période de vacances scolaires. [...] Tous les Dowayo présents opinèrent du chef et ricanèrent sous cape. Visiblement, notre instituteur bamiléké avait été prévenu de cette visite et s'y était préparé. Lorsque vint son tour de haranguer les « attardés » qui le regardaient d'un air ahuri, il leur infligea une volée de bois vert en les traitant d'indécrottables feignants et de sauvages incultes et veules. [...] C'est alors que le Vieil Homme, accroupi à l'écart, me fixa d'un air entendu puis tourna son regard en direction des montagnes. On était à la fin de la saison sèche. Des nuages voguaient dans le ciel, mais il n'était pas encore tombé une goutte d'eau. Pourtant, au-dessus des cimes montagneuses, il pleuvait à n'en pas douter.

Le *sous-préfet* reprit la parole. Insidieusement, la pluie semblait se rapprocher. L'instituteur, que la présence d'un haut fonctionnaire galvanisait, donna la liste des parents qui n'envoyaient pas leurs enfants à l'école. Puis

il brandit celle des parents qui continuaient à ne donner à leurs enfants, pour le repas de midi, que la traditionnelle bouteille de bière qui les rendait ivres pour tout l'après-midi. C'est à ce moment qu'une bourrasque s'abattit sur l'assemblée. En quelques minutes, la place devint déserte [...] L'instituteur et le faiseur de pluie me suivirent jusque dans ma hutte où je leur offris du café pour les réchauffer. « Vous avez vu ça ? me lança le Bamiléké, tous des sorciers ! Ils ont provoqué cet orage pour me couper la parole ! » [...]

Lorsque je me retrouvai seul avec le vieux faiseur de pluie, je lui demandai si c'était lui qui avait fait pleuvoir. Il me regarda d'un air innocent : « Mais Dieu seul peut commander à la pluie ! » Et il se mit à rire, satisfait de sa journée. « Mais si tu viens me voir la semaine prochaine, je te montrerai comment on peut aider Dieu. »

BARLEY, N. 1992. *Un anthropologue en déroute*, 1983, trad. M. Duchamp, Paris : Payot, p. 233-34 (en italique : l'auteur cite en français dans le texte).



ÉLÉMENTS D'ANALYSE DE L'EXTRAIT DE « UN ANTHROPOLOGUE EN DÉROUTE »

Nigel Barley est un anthropologue britannique qui livre un récit de voyages entrecoupé d'éléments d'interprétation qui relèvent davantage de l'essai, sans avoir le caractère systématique et la mise en perspective bibliographique propres à la littérature scientifique – l'auteur a d'ailleurs tiré un ouvrage scientifique en bonne et due forme de la même expérience. Dans son récit de voyage, il fait part de son vécu parmi les Dowayo du nord du Cameroun, que leurs voisins les Bamiléké considèrent comme des sauvages.

La narration de Nigel Barley met en relief le caractère théâtral de l'événement. Même si les faits y sont présentés d'une manière particulièrement amusante et significative, il ne s'agit pas de fiction. Ceci incite à placer d'emblée la magie dans un jeu social :

— d'un côté, ceux qui « y croient » et qui attendent avec confiance qu'elle se révèle, les Dowayo

— de l'autre, ceux qui la rangent parmi des pratiques

archaïques, sans pour autant oser la réduire à une superstition, tel l'instituteur, qui finit par avouer malgré lui qu'il « y croit » aussi : qui est « l'attardé » désormais ?

— entre les deux, « le juge blanc » comme le disait Malinowski non sans autodérision : celui qui est pris à témoin et qui n'a aucune envie de prendre parti, puisqu'il veut rendre justice à l'ensemble du système qu'il tente d'observer tout en en faisant lui-même partie.

— et, tout près de lui, le faiseur de pluie, le Vieil Homme, qui donne malicieusement tort et raison tout le monde : il n'est pas la cause première de la pluie, mais il peut néanmoins la provoquer. Il n'affirme ni ne nie être responsable de l'orage qui a éclaté à point nommé. Avait-il préalablement accompli quelque rite magique ? A-t-il simplement reconnu les signes annonciateurs de la saison des pluies, comme l'anthropologue qui le signale, comme les Dowayo qui rient dès le début des discours ? Les sert-il, les trompe-t-il, leur joue-t-il le rôle qu'ils lui ont assigné, ou tout cela à la fois ?

ACTIVITÉ

4c

Interprétation – La magie : croyance préscientifique ou charlatanisme ? (20 min.)

Document-élève : activité 4

Lire le texte suivant avec les élèves et demander d'établir le profil du magicien selon Frazer. Ce profil correspond-il à celui du faiseur de pluie de Nigel Barley ? Pourquoi oui ? Pourquoi non ?

Consignes alternatives : À quel personnage du récit de Nigel Barley Frazer ressemble-t-il le plus ? À l'anthropologue lui-même ? À l'instituteur ? Au faiseur de pluie ? Pourquoi ?

Seul ou par deux, indiquer quelques éléments de réponse par écrit. Ensuite, mettre en commun et discuter. Si nécessaire, donner des informations contextuelles ou attirer l'attention sur des aspects négligés du texte. Terminer par une synthèse écrite personnelle ou collective.

Demander aux élèves de présenter les faits, les personnages, leurs intentions, etc.

EXTRAIT DE « LE RAMEAU D'OR »

Un très grand progrès se trouve réalisé par l'institution d'une classe spéciale de magiciens, par le choix d'un certain nombre d'hommes ayant pour fonction expresse de faire profiter la tribu de leur savoir-faire, qu'on fasse appel à eux soit pour guérir les malades, soit pour prédire l'avenir, soit pour régulariser l'état de l'atmosphère ou dans tel ou tel autre but d'utilité publique. [...] Les causes de la pluie, de la sécheresse, du tonnerre et des éclairs, la succession des saisons, les phases de la lune, le retour diurne et annuel du soleil, le mouvement des astres, le mystère de la vie et de la mort, cela a dû émerveiller ces philosophes des temps reculés, et les pousser à découvrir la solution des problèmes que leurs clients sans patience les pressaient d'examiner sous leur aspect le plus immédiat et pratique, bien moins soucieux de pénétrer la nature par l'intelligence que d'en maîtriser les puissances au profit de l'homme. [...] Les idées que le magicien sauvage se faisait de la causalité nous paraissent sans

doute de manifestes absurdités, et néanmoins elles furent, de leur temps, légitimes en tant qu'hypothèses, encore qu'elles n'aient pu résister à l'épreuve de l'expérience. [...] Pour être justes, réservons reproches et railleries, non aux inventeurs de ces grossières explications, mais aux obstinés qui s'y attardaient, alors que celles-ci étaient dépassées. [...] Quelque juste raison que nous ayons de rejeter les extravagantes prétentions des magiciens, et de condamner leur charlatanisme, il n'en reste pas moins qu'à l'origine l'institution de cette caste a été, au bout du compte, d'un profit incalculable pour l'humanité. Ces magiciens furent, en ligne directe, les précurseurs non seulement de nos médecins et de nos chirurgiens, mais de nos chercheurs et de nos inventeurs, dans tous les domaines de la science naturelle.

FRAZER, J. G. 1982. *Le rameau d'or*, version abrégée 1922, trad. française P. Sayn 1927, Paris : Éd. Robert Laffont, p. 158.

ÉLÉMENTS D'ANALYSE DE L'EXTRAIT DE « LE RAMEAU D'OR »

Fidèle à la vision du monde positiviste qui prévaut au XIX^e et au début du XX^e siècle, Frazer fait de la magie une sorte de théorie préscientifique, une tentative de représentation véridique du monde, empêchée par le manque de connaissances. Bien que la science moderne puisse être décrite, non seulement en termes de vérité (théorie), mais aussi d'efficacité (technique), c'est le premier pôle qui domine sous la plume de Frazer : l'expérimentation n'y est envisagée que comme preuve de la véracité de la théorie. Partant, le magicien y est rapproché du philosophe, ces

deux personnages appartenant évidemment à l'enfance de l'humanité. Il possède pourtant plusieurs traits communs avec le scientifique moderne qui incarne le savoir positif : le désir de comprendre, la nécessité vitale de trouver la vérité, l'appartenance à une catégorie sociale qui vit des consultations des particuliers ou des largesses de la collectivité. Si ce magicien-savant n'est ni tout à fait incompetent, ni foncièrement malhonnête, c'est un dévoué roublard qui fait de son mieux pour aider les autres et qui, par défaut, les trompe en toute connaissance de cause.

ACTIVITÉ

4d

Interprétation – La magie : croyance ou rite ? (15 min.) Document-élève : activité 4

Tandis que Frazer place la magie du côté de la représentation (une représentation erronée étant de l'ordre de la croyance, une représentation vérifiée de l'ordre de la science), Wittgenstein la fait basculer du côté de la pratique (plus précisément de la pratique rituelle). Avec son sens habituel de l'exemple à la fois prosaïque et décalé, il souligne que l'accomplissement d'un rite ne suppose pas une croyance déterminée qui serait sa cause. En d'autres termes, la « danse de la pluie » n'aurait jamais été regardée comme une cause mécanique de la pluie dans aucune société dite sauvage, seulement, peut-être, dans l'analyse sauvage de quelque anthropologue... Lire le texte avec les élèves et demander de répondre aux questions.

EXTRAIT DE « REMARQUES SUR LE RAMEAU D'OR DE FRAZER »

Je crois que ce qui caractérise l'homme primitif est qu'il n'agit pas d'après des opinions (à l'opposé, Frazer).

Je lis, parmi de nombreux exemples semblables, la description d'un roi de la pluie en Afrique à qui les gens viennent demander la pluie lorsque vient la saison des pluies. Or cela veut dire qu'ils ne pensent pas réellement qu'il puisse faire de la pluie, ils le feraient, autrement, pendant la saison sèche, durant laquelle le pays est « un désert aride et brûlé ». Car si l'on admet que les gens ont par sottise un jour institué cette fonction de roi de la pluie, ils ont déjà eu auparavant l'expérience du fait que la pluie commence en mars, et ils auraient fait fonctionner le roi de la pluie pour le reste de l'année. [...]

Lorsque je suis furieux contre quelque chose, je frappe quelquefois avec mon bâton contre la terre ou contre un arbre, etc. Mais je ne crois tout de même pas que la terre

soit responsable ou que le fait de frapper puisse avancer à quelque chose. « Je donne libre cours ma colère ». Et de ce type sont tous les rites. On peut appeler de tels actes des actes instinctifs, – et une explication historique, qui dirait par exemple que j'ai cru autrefois, ou que mes ancêtres ont autrefois cru, que le fait de frapper la terre avançait à quelque chose, ce sont des simulacres, car ce sont des hypothèses superflues qui n'expliquent rien. Ce qui est important, c'est la similitude de cet acte avec un acte de châtement, mais il n'y a rien de plus à constater que cette similitude.

WITTGENSTEIN, L. 1982. *Remarques sur le Rameau d'Or de Frazer*, notes de lecture probablement rédigées entre 1930 et 1933 pour celles citées ici, publiées à titre posthume, trad. J. Lacoste, Lausanne : L'Âge d'Homme, p. 24-25 (en italique : l'auteur souligne ; souligné : nous soulignons).

1. À partir de l'extrait suivant, formulez la question centrale posée par Wittgenstein. Est-elle intéressante pour nous ? Pourquoi ?
2. Quelle réponse y apporte-t-il = quelle est sa thèse ?
3. Quelle autre réponse conteste-t-il = quelle est l'antithèse ?
4. Quels sont ses arguments ? Adaptez-les à l'épisode rapporté par Barley.
5. Quel est le concept central ? Imaginez que l'un d'entre vous en donne une définition erronée : corrigez cette définition en conservant ce qui est exact et en reformulant ce qui ne l'est pas.

Wittgenstein a le mérite de souligner que la croyance naïve en une causalité erronée (Frazer) n'est guère crédible. Si les Dowayo croyaient que le Vieil Homme peut faire la pluie comme ses treize femmes font à manger, ne lui demanderaient-ils pas, en effet, de les rafraîchir au plus fort de la saison sèche ? Au contraire, les rites de la pluie accompagnent pour ainsi dire le passage de la saison sèche à la saison humide. En cela, les rites inscrivent la tribu dans un rythme cosmique qui ne serait pas tout à fait harmonieux si la marche de l'homme ne s'y faisait pas entendre. Dans cette perspective, la magie n'a plus guère le caractère d'une croyance préscientifique ou d'une théorie erronée, elle relève bien plutôt de la *pratique*, en l'occurrence du rite.

Pourtant... Le Vieil Homme lui-même continue d'affirmer qu'il peut faire pleuvoir. Y croit-il sous certaines réserves ? N'y croit-il pas du tout et tente-t-il simplement de « sauver la face » ou de « se faire mousser » ? Trompe-t-il les Dowayo ou joue-t-il avec eux ? Même si la roublardise du magicien-savant confronté à une tribu d'« attardés » ne peut plus être défendue dans les termes posés par Frazer, la question de la causalité, soulevée par Frazer et rejetée par Wittgenstein, reste pertinente.

Il semble que le jeu social observé entre le faiseur de pluies et ceux qui l'entourent, se poursuive dans la littérature anthropologique. Frazer et Wittgenstein apportent chacun un modèle explicatif intéressant, basé l'un sur un *savoir* incomplet, l'autre sur une pratique rituelle, tous deux incapables de donner le dernier mot de l'épisode rapporté par Barley dans son ouvrage bien nommé.

ACTIVITÉ

4e

Appropriation (20 min.) Document-élève : activité 4

Organiser un débat anachronique entre Wittgenstein et Frazer à partir des faits rapportés par Barley qui, éventuellement, interviendra aussi.

Les élèves sont répartis en quatre ou cinq groupes qui représentent les auteurs, l'animateur, le public. Les membres de chaque groupe se concertent brièvement avant d'exprimer et d'argumenter en faveur de la position de leur auteur. Ils peuvent s'exprimer chacun à leur tour ou par l'intermédiaire d'un porte-parole. Le groupe animateur veille à la courtoisie et à la pertinence des échanges, il rappelle régulièrement le fil conducteur du débat. Le groupe public pose des questions, évalue la qualité du débat (fond et forme), propose une synthèse. Les conseils de l'enseignant avant et pendant le débat sont essentiels, surtout dans une classe qui n'a jamais pratiqué ce type de discussion.

Attention. Faire intervenir Barley nécessite de brasser davantage d'informations extraites de son ouvrage et de manipuler le concept particulièrement complexe de système symbolique. Ceci nous éloigne des rapports entre croire et savoir et constitue plutôt une transition vers une nouvelle matière. C'est donc à titre indicatif que nous livrons ce qui suit. L'épisode par lequel commence le texte encadré constitue la suite de celui vu au début de cette activité.

EXTRAIT 2 DE « UN ANTHROPOLOGUE EN DÉROUTE »

Enfin, il consentit à me montrer son « outillage » de plombier céleste. Lorsqu'il avait fait démarrer la saison des pluies avec ses pierres magiques, il pouvait à tout moment provoquer des pluies torrentielles à l'endroit qu'il choisissait [...] Il m'emmena dans la savane [...] il me fit voir ce qu'il avait de plus efficace : [...] une bille en verre [...] Il suffisait de la frotter avec de la graisse de bélier. Les crânes des morts, eux aussi, étaient frottés avec de la graisse avant d'être placés dans la savane. Les pierres, les crânes, les jarres ou les urnes jouaient divers rôles dans la même organisation symbolique. Le faiseur de pluie servait de relais entre différents domaines qui n'étaient étrangers

les uns aux autres qu'en apparence.

Mon interprétation du symbolisme culturel dowayo commençait à s'affiner. Les faiseurs de pluie avaient mis en évidence les rapports entre la fécondité humaine et les pluies qui abreuvant la terre. [...] Le jour où les pierres étaient lavées et rendues parfaitement nettes pour inaugurer le début de la saison sèche était aussi le jour où la montagne – « la Couronne sur la tête du garçon » – était mise à feu pour la première fois, comme la savane, et le jour où les premiers fruits de l'année arrivaient au village avec les jeunes garçons récemment circoncis. Ils étaient eux aussi passés de l'« humide » au « sec ». [...]

Les garçons qui quittent le village pour être circoncis sont « humides » et doivent rester agenouillés dans l'eau de la rivière pendant trois jours. Lorsqu'ils sont « coupés », la pluie se met à tomber sans discontinuer. Puis ils doivent s'écarter lentement du lit de la rivière et prendre le chemin des montagnes. Ils ne reviendront au village qu'à la saison sèche pour se placer au pied du « reposoir en bois » où sont exposés les crânes du bétail sacrifié. C'est là que, le

même jour, on vient jeter les premiers fruits des champs. Tous les domaines où se manifestent des phénomènes de fertilité et de fécondité sont convergents et se retrouvent dans un même système clos. Le passage de la saison sèche à la saison humide fait corps avec le passage du garçon intact et humide à l'homme circoncis et sec.

BARLEY, N., *op. cit.*, p. 234-235 et 249-250.



PROPOSITIONS DE RESSOURCES SUPPLÉMENTAIRES

- BARLEY, N. 1992. *Un anthropologue en déroute*, trad. M. Duchamp, Paris : Payot.
- DE DUVE, C. 2005. *À l'écoute du vivant*, Paris : Odile Jacob poche.
- DEBRAY, R. 2005. *Le Feu sacré : fonctions du religieux*, Paris : Folio Essais.
- DERRIDA, J. 2001. *Foi et savoir*, Paris : Points Essais.
- ENGEL, P. 1995. « Les croyances » in *Les notions de philosophie*, T. II, sous la direction de D. Kambouchner, Paris : Folio.
- GRIMOULT, C. 2012. *Créationnismes. Mirages et contrevérités*, Paris : CNRS Éditions, p. 89-90.
- HUME, F. 1999 *Traité de la nature humaine*, trad. fr. Ph. Baranger et Ph. Saltel, Paris : GF Flammarion.
- WITTGENSTEIN, L. 1982. *Remarques sur le Rameau d'Or de Frazer*, trad. J. Lacoste, Lausanne : L'Âge d'Homme.
- <http://www.philocours.com/cours/cours-croyance3.html#IIC>

ACTIVITÉ

4f

(10 min.)

Document-élève : activité 4

À partir des données exploitées dans l'activité précédente (qui ne reprennent pas l'ensemble de celles reprises dans le livre), établir un tableau (qui ne rend donc que partiellement compte du système symbolique dowayo).

Exemple d'exploitation

Humide	Sec
Graisse	crâne, bille, jarre, urne
Prépuce	pénis circoncis
rivière	montagne = « crâne de la terre »
saison des pluies	saison sèche
irrigation naturelle des champs	culture sur brûlis

La première étape pour reconstituer un système symbolique, aussi complexe soit-il, est de repérer les couples d'opposés complémentaires dans les témoignages à disposition. Passé un moment de perplexité, voire de découragement, les élèves se prennent vite au jeu. Le côté « puzzle » de la démarche et l'exotisme des pratiques, voire l'image romantique de l'anthropologue aventurier, n'y sont sans doute pas étrangers. Dès lors, pourquoi s'en priver ?